

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou des ayants cause, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivant du code de la propriété intellectuelle.

POPAUL

SCOUT TOUJOURS PRÊT !

Christian Moriat

CHAPITRE 1

LA CABANE

– Passe-moi la grosse branche. Là-bas. Sur ta droite.

Ah ! Vous êtes là, vous ? Vous m’avez fait peur. Je ne vous avais pas entendu venir. Ça va faire une paye qu’on s’est vus. Depuis « Signé Popaul », peut-être bien. Alors, qu’est-ce que vous devenez ?

Pour Luana et moi, ça baigne. La preuve !

Vous savez ce qu’on est en train de faire ? Hé bien, je vais vous le dire. Mais ne le répétez à personne. Surtout pas à Cocaude, ni au gros Porcheron. Ces deux boulets. Ils seraient encore capables de faire capoter notre projet.

Voilà !

La petite et moi, on avait pensé: « Et si on faisait une cabane de trappeurs, rien que pour nous ? Une baraque, quoi ! Comme celle de Roddy et Blek-le-Roc ?¹ »

Et comme ma petite camarade a répondu « Chiche ! », on est en train d’en construire une. Dans un coin du parc de la comtesse. Mais, quelque chose de chouette !

Même que c’est elle qui a choisi l’endroit. Et vous ne devinerez jamais où c’est... En pleines broussailles ! Au pied d’un vieux noyer à moitié étouffé par la jungle. Dont on a fait notre tour de guet.

Et, croyez-moi, pour y accéder, c’est coton. Puisqu’on a dû tailler drageons, orties, ronces, épines noires et autres plantes – encore plus vicieuses que le gros Porcheron –, pour se frayer un boyau d’une bonne dizaine de mètres. Avant d’arriver à l’entrée. Un véritable labyrinthe. Avec des tas de tours, de détours et de contours. Histoire de semer les Sioux et autres « gueules d’empeigne » – comme dirait Dédé –, qui viendraient fourrer leur coupe vent² où il ne faut pas. Parce que, d’après ma grand-mère la comtesse, des « nez- sales », ce n’est pas ce qui manque à Vendeuivre.

Même que pour entrer « chez nous », on devra se baisser. Tout en évitant la chausse-trappe de plus d’un mètre de profondeur. Creusée au beau milieu du chemin. Exprès pour que les gobe-mouches tombent dedans. Le tout masqué par une trappe recouverte de branchages. Sauf, que je n’ai pas mis de pieux au milieu. Comme je le souhaitais au départ. Pour éviter que les candidats à l’empalement n’aient pas mal à l’endroit où les grenouilles n’ont pas de queues... Finalement le piège en question, était plus préventif que punitif.

C’était la petite qui m’en avait dissuadé. Vu que ceux qui en auraient été victimes,

1. *Blek-le-Roc et le jeune Roddy sont des trappeurs américains, qui combattent l'opresseur anglais, dans une bande dessinée des années 55-60.*

2. Nez (argot)

auraient été partout. Sauf à la noce. Même qu'après, ils auraient tellement eu mal à leur moulin à vents, qu'ils auraient perdu l'envie de s'asseoir.

L'histoire du traquenard, je l'avais lue dans le manuel des Castors Juniors : « *Comment capturer un ours furieux* ». Vous connaissez...? Noon !?

Pas de souci. Je vous explique.

Vous prenez une pelle et une pioche. Puis, vous creusez un trou. Ensuite, vous appelez la bête. Pour la faire sortir de son antre. Elle vous aperçoit. À ce moment-là, vous lui faites un pied de nez. Et la moutarde lui monte au museau. C'est l'instant qu'elle choisit pour faire la tronche. Et comme elle est aussi vicelarde que Cocaude et le gros réunis, elle charge comme un taureau furieux aux arènes de Nîmes. Le tout sans sommation. Et vous file le train – naturellement, vous vous débrouillez pour prendre un peu d'avance ; sinon, ça craint pour vos deux petits pains au lait –. Puis, patatras ! Elle tombe les quatre fers en l'air au fond du piège. Qu'elle n'avait pas vu. Occupée qu'elle était à vouloir vous alpaguer. Après, vous en êtes débarrassé. Pour le reste de la journée. Et même au-delà. Si vous la laissez mijoter au fond de la fosse.

Bien fait !

Bref ! Après, elle appelle sa mère. Fait sa prière. Puis vous supplie de la sortir de là. Mais, surtout, vous n'en faites rien. Car l'animal n'a pas de reconnaissance. À part celle du ventre. D'ailleurs, la comtesse vous l'expliquera, elle qui répète souvent : « Faites du bien à vilain, il vous fait dans la main ». C'est son cas, à la bestiole.

Ensuite, vous faites ce que vous voulez avec elle. Pouvez appeler un zoo ou un cirque. Si ça vous fait plaisir. Lequel la prendra en charge. Et la dressera pour en faire l'actrice principale d'un numéro esparagonflardant. À moins que vous vouliez l'empailler. Mais, là, c'est une autre histoire. Par ce que cela réclame des compétences. Que la petite et moi, on n'a pas.

Pour le mobilier, on a dressé des bûches en guise de tabourets. Et une planche, posée sur quatre piquets. Pour faire office de table. Il ne manque que les assiettes, le couvert et les serviettes pour casser la croûte. Mais, pas de souci. Luana a tout prévu. Même qu'avant de partir, elle a tout mis dans un grand panier en osier – œuvre de la petite, qui sait tout faire, vu que c'est une perle. Et plus spécialement en vannerie, où ses dons sont reconnus dans le Vendevrois. Et même au-delà. Pourtant, elle n'a pas fait Fayl-Billot¹ –.

Dedans, il y a : une bouteille d'eau mélangée à du sirop d'orgeat – mon apéro préféré –, des galettes et du pudding, le tout cuisiné, devinez par qui? Je vous le donne en mille...Ma petite camarade, bien entendu.

Bref ! De quoi faire la bamboula, tous les deux.

– Zut ! On a oublié de faire le toit !

– Pas de souci. Il ne va pas pleuvoir.

– Vaut mieux prévoir. Mais en attendant, si on cassait la graine ?

– Quelle heure il est ?

– Trois heures et demie.

– C'est peut-être un peu tôt ?

– Ce sera toujours ça de fait.

1. Ecole Nationale d'osiericulture et de vannerie (52). Elle a pour mission de former les jeunes vanniers aux méthodes du travail de l'osier l'osiericulture et à leurs techniques.

Et hop ! nous voilà en train de nous caler les joues. Assis, comme des seigneurs. Sur nos tabourets improvisés.

C'est vrai qu'une bonne petite bâfrée, en pleine nature, dans une cabane construite par nos soins, c'est autrement meilleur qu'un repas entre les quatre murs d'un manoir. Avec une comtesse qui vous serine à longueur de temps : « Ce n'est pas comme ça qu'on tient sa fourchette ! » ou bien « Ne parle pas la bouche pleine ! » ou encore « Quand on est un garçon bien élevé, on ne met pas ses coudes sur la table ! »

Ici, au moins, on est libres. Libres comme l'air.

Pourtant, j'ai un léger regret.

– Lequel ? me demande Luana.

– Celui de ne pas avoir chassé le gibier, nous-mêmes. En posant des collets, par exemple. Ou en mettant de la glue pour attraper des oiseaux. Quant aux poissons, la prochaine fois, j'irai en pêcher à la fourchette. Et on les fera rissoler à l'ancienne. Sur un bon feu de bois. Parce que ce qu'on mange en ce moment, c'est indigne des trappeurs que nous sommes.

– Merci pour moi. Dire que j'ai passé toute ma matinée à cuisiner. Exprès pour te faire plaisir.

– C'est très bon, fais-je en lui faisant la bise. Histoire de me faire pardonner. Car je sens que je l'ai blessée. Et je suis malheureux de la voir malheureuse. Car la petite gitane est susceptible. En plus, elle est très soupe au lait.

– Tu es un véritable cordon bleu. Je ne dis pas. Mais ce qu'on mange, il faut qu'on aille le chercher, nous-mêmes. Dans la nature. Comme des fils et des filles de l'ouest. Comprends-tu ? On doit mériter ce qu'on mange. D'ailleurs, c'est à l'homme de chasser. Et d'apporter le produit de sa chasse à sa famille. Quant au dessert, j'irai cueillir des mûres et des fraises des bois, tout à l'heure... Sur ce, si on faisait une petite sieste ?

C'est vrai. Il n'y a rien de plus traîtres que les mots ! C'est qu'avec eux, il faut rudement faire gaffe. Sinon, c'est la cata ! Parce qu'il suffit d'une parole de trop. Ou d'une réflexion douteuse. Pour faire des brouilles et des embrouilles à n'en plus finir. Après, pour réparer, c'est coton.

Ils font souvent plus de mal qu'un aller-retour¹.

Ouf ! Pour cette fois, je m'en suis bien sorti. Luana a compris. D'ailleurs, elle enchaîne :

– Ce n'est pas fini. Et les galettes ?

– Faut en garder pour ce soir.

Et nous voilà allongés, tous les deux. Sur un matelas de fougères et de feuilles.

Ah ! qu'est-ce qu'on est bien, là. Loin de l'école, et du curé ! Des grand-messes et du caté ! Et nous voilà à lentement glisser au pays des rêves en coton...

1. Gifle (populaire)

CHAPITRE 2

PAS MOYEN D'ÊTRE TRANQUILLES !

Je viens juste de me réveiller...

– Tu dors ? que je fais à la petite.

Pas de réponse. Je me penche vers elle. C'est vrai. Elle n'a pas encore ouvert ses volets¹.

Je ne sais pas de quoi elle peut rêver – tiens ! Il faudra que je le lui demande, quand elle va ouvrir ses jolis yeux noirs –. Mais peut-être qu'elle ne voudra pas me répondre. Parce que les rêves, c'est secret.

Allons, Popaul ! Tu ne serais pas un peu culotté, des fois !

Il n'empêche que cela me ferait rudement plaisir de savoir que dans sa rêverie, il y a un petit peu de place pour moi.

Enfin, on avisera...

Par contre, moi, je peux bien vous le dire. Je rêve d'elle. Car je l'aime beaucoup, ma petite bohémienne. Celle que tout le monde m'envie – vous n'avez qu'à demander à Porcheron, qui en pince tellement pour elle, qu'il ferait n'importe quoi pour lui faire la bise... Qu'il ne s'y frotte pas trop quand même ; car je veille –.

C'est vrai que lorsque je l'ai rencontrée dans les bois, je n'ai pas regretté d'être allé aux champignons. Cette fois-là.

Moi, je sais que c'est ma mère qui me l'avait envoyée. Ma mère qui est au ciel¹. Et qui s'est dit : « Mon petit Popaul, je ne suis plus là pour veiller sur toi. Alors, je vais mettre quelqu'un de bien sur ta route. » Et c'est comme ça que j'ai croisé Luana.

Tiens ! Ça y est ! La voilà qui vient d'entrouvrir un œil. Puis deux. Oh mon Dieu ! Elle va se démantibuler un bras, tellement elle s'étire. Puis la mâchoire aussi...

Ce qui me fait rire, c'est le soleil qui joue avec elle. À travers les feuilles. Il dessine des ronds sur son visage. Et ça la gêne tellement qu'elle est obligée de mettre sa main en visière...

– Tu as bien dormi ?

– Oui.

– T'a rêvé de quoi ?

– Je ne m'en souviens plus.

(Je suis bien avancé.)

– Et si on mettait un toit à notre cabane ?

– Si tu veux.

– Passe-moi donc la bâche !

1. Ses yeux (argot).

Pas dure à mettre. J'ai toujours de la ficelle sur moi. Il n'y a qu'à bien attacher les coins. Après les branches. Des fois qu'elle veuille se faire la malle. Pour cause de grand vent...

On est en train de la fixer. Pendant que la petite, en dessous, la tend. En tirant dessus. Histoire de me faciliter la tâche...

Silence totale autour de nous. Et dans l'air et dans la ramure. Pas un souffle de vent. Pas un aboiement de coyote. Même pas le cri de guerre d'un Peau Rouge... À part un merle venu flûter au-dessus de nos têtes – comme quoi j'ai parlé trop tôt ! –. Car le merle, c'est un oiseau qui ne manque pas d'air. Et pour peu qu'on l'écoute, il est tellement cabot, qu'il en remet toujours une couche.

C'est alors qu'on entend :

– « *Par les sentiers sous le ciel bleu
J'aime à me promener
Le sac au dos, le cœur joyeux
Je me mets à chanter... »*

On dirait...

Vite ! Vite ! J'escalade le vieux noyer quatre à quatre. Pour un regard plongeant... Non. Ce n'est pas vrai ! Nos deux casse-noix. Même qu'ils sont quatre :

– « *Valderi, valdera, valderi, valdera,
Ha, ha, ha, ha, ha,
Valderi, valdera
Je me mets à chanter... »*

Manquait plus que ça !

Du haut, je reconnais mes loustics : Cocaude et le gros, avec ses tartines. Puis il y a mademoiselle Pénible, – la Pépette – qui fait prendre l'air à ses taches de rousseur. Puis la grande Raymonde, avec ses grosses péniches au bout des pieds. On est propres. Mais... ils sont à poil !?

Ah non ! J'avais mal vu. Ils sont en maillots de bain. Et ils ont des serviettes sous les bras... Où est-ce qu'ils vont donc, comme ça ?

– Popaul, Luana ? Vous êtes là ?

« *Parfois suivant du clair ruisseau,
Les folâtres ébats,
Je l'entends dire dans les roseaux:
Viens chanter avec moi... »*

Popaul, Luana ! Montrez-vous ! Faites pas vos snobinards. On sait que vous êtes là !

Zut ! On a laissés nos vélos à l'entrée... Trop tard !... Ils les ont aperçus.

– On vous a vus... ! ILS SONT LÀ-BAS ! qu’il crie, Porcheron, tout contents de nous avoir repérés. Et il hurle tellement fort qu’il a failli s’étouffer avec son pain de mie.

Ça y est. Finie la tranquillité.

– « *Valderi, valdera, valderi, valdera,*

Ha, ha, ha, ha, ha,

Valderi, valdera

Je me mets à chanter... »

1. Popaul et Luana ont perdu leur mère respective.

La mort dans l’âme, je descends de mon perchoir... Prêt à les accueillir.

– Courage! qu’elle me souffle, Luana, philosophe.

Les voilà à l’entrée du boyau...

Et paf ! Voilà le gros qui vient de tomber dans le panneau. Et quel panneau ! La fosse aux ours. Celle que j’avais eue tant de mal à creuser. Et que j’avais dissimulée sous une couverture de feuilles et de branchages. Pour ne pas qu’on la voie.

Pour une fois qu’il était le premier, l’animal ! – de toute façon, à chaque fois qu’il y a un coup fumant, c’est toujours sur lui que ça tombe, alors...

Comme il n’est pas maigre, on a entendu un gros « Pouf ! » – un peu comme un sac à patates qui aurait chu du premier étage –. Et tout le monde de se tordre comme des barbillons dans une casserole¹.

– Drôlement dangereux, votre godau², qu’il dit Cocaude. En se bidonnant.

Mais le plus poilant, ce sont les deux tartines. Lesquelles n’ont pas voulu accompagner le goinfre dans sa chute. Lesquelles sont restées sagement assises sur le bord – côté face ; naturellement !

Et c’est au milieu d’un concert de cris et de poilades qu’on sort notre ami de son piège-à-fouines.

Ah ! Il est frais le cadet ! Même qu’il se met à pleurer. Non pas parce qu’il a mal. Mais à cause de ses tartines. Pleines de terre.

– M’en f... Je les mangerais quand même, qu’il conclut, fataliste. En les essuyant.

Et chacun de jeter un œil à notre cahute. En faisant des « Mm ! Mm ! Pas mal ! Pas mal ! » approbateurs. Qui nous vont droit au cœur. Mais qui, à la longue, tournent rapidement en critiques. Telles que :

– Et vous aimez tellement les ronces que vous vous êtes mis en plein dedans ? (Pour Cocaude)

– À votre place, j’aurais fait un cabinet médical. Mais j’aurais rajouté une pièce en plus. Pour la secrétaire. (Signé Pépette, qui aime bien jouer au docteur)

– Dommage ! C’est bas de plafond. (Pour une Raymonde pliée en deux.)

– Et le garde-manger ? Vous l’avez oublié, le garde-manger ? C’est pourtant indispensable. (Du Porcheron dans le texte)

On lui dit qu’on y a pensé. Même qu’on a emporté un panier de victuailles. Et que de toute façon, on a déjà goûté, alors.... Ne restent plus que des galettes !

Et tous de s’asseoir autour de la table et de parler de choses et d’autres.

Cocaude – culotté comme une pipe de Saint Claude – dit qu’il viendra ici, de temps en temps. Exprès pour lire. Vu que c’est le fils du libraire. Même qu’il s’engage à apporter des livres de cow-boys – des inventus –. Pour faire une bibliothèque dans un coin.

Raymonde lui demande où il la mettra, sa « bibli ». Car elle lui fait remarquer qu’il n’y a déjà pas beaucoup de place.

– T’as vu comme tu es taillée, qu’il lui fait, durement.

Heureusement pour elle. Elle n’a rien entendu. Sinon, elle aurait été vexée.

Il est vrai qu’on est six. Et qu’on est un peu serrés. Ce que ne regrette pas une Pépette,

-
1. Rire (argot)
 2. Piège (argot).

qui aime la promiscuité. Elle qui a réussi à s’asseoir entre le gros et moi.

S’il y en a un qui ne l’ouvre pas, c’est lui, justement, Porcheron, occupé qu’il est à faire un mauvais sort à ses tartines. En les plaçant sur son compte courant¹. Et par chance, pour le moment, ça tient. Comme quoi, chez lui, il y a encore de la marge dans son coffre à jouets².

– Si vous vouliez venir vous baigner avec nous ? que propose Cocaude.

– Oh oui ! Oh oui ! fait Pépette en se tapant sur les cuisses. On se marrerait.

– On n’a pas de maillots de bain, que je lui répons.

– Et alors ? s’étonne Porcheron, en postillonnant des miettes de pain partout. Vous vous mettez en slips. Et c’est tout.

– Ou à poil ! que suggère la grêlée. C’est ça. À poil ! Tout le monde à poil !

(Excusez-la. C’est plus fort qu’elle. Mais elle n’a jamais su se comporter en société.)

Hélas ! Et moi qui croyais que c’était pour de rire... ! Mais quand Cocaude répond « Pourquoi pas ? ». Et que ses copains sont d’accord, je vois rouge.

Puis quoi encore !?

Déjà que toute habillée, la Pépette ne casse pas trois pattes à un canard. Alors, en costume d’Ève, qu’est-ce que ça doit être ! Surtout avec ses taches de rousseur. Et si elle en a autant sur le corps qu’elle en a sur la figure, je n’ose imaginer la vision d’horreur qu’elle va nous infliger. Parce qu’elle en a même sur les jambes ! Même qu’à sa place, j’aurais enfilé un pantalon long. Vu que si on ne peut plus plaire, il faut s’arranger pour ne pas déplaître.

Quant à la grande Raymonde, avec ses rangers aux paturons. Et ses deux bras qui sont tellement grands que lorsqu’elle elle les tend, elle a l’air d’une quintaine – ... Parlez d’un tableau, si elle se déloque complètement.

Sans compter le gros. Avec sa brioche qui lui arrive au ras des genoux... ! Non, non, non ! Mille fois non ! Il y a assez de choses horribles comme ça, dans le monde. Sans qu’on ait besoin d’en rajouter.

Je l’ai tellement grise, que ça doit se voir sur ma figure... Surtout que je méfie de Porcheron. Vu qu’il en a une pince pour la petite (je sais ; je vous l’ai déjà dit, mais je préfère le redire, parce qu’il faut le surveiller comme le lait sur le feu). Jusqu’à essayer de la biser, aux foires de mars. Vous ne vous rappelez pas ? C’était dans le *Tourbillon blanc*³. Et sans lui demander son avis, encore ! Même qu’il en avait perdu sa pomme d’amour ! Après l’aller et retour que la petite lui avait flanqué. Bien fait !

– Si vous vous baignez tout nus, moi je le dis à la comtesse ! Et vous n’aurez plus le droit de venir jouer dans le parc, que je proteste.

– Oh, le cafard ! s’indigne Pépette.

– Puis d’abord, ici, vous êtes chez elle. C’est son étang. Est-ce que vous lui avez demandé la permission ?

– On ne va pas le lui bouf... son étang, qu’il se récrie le Cocaude.

– Peut-être. Mais si elle sait que vous vous conduisez comme des malpolis, elle ne voudra plus que vous veniez. Allons ! Reprenez-vous ! Restez corrects ! Surtout devant des jeunes filles ! que je fais en montrant Luana et Raymonde, qui ne disent rien.

À part, la grêlée qui l’a ramené en répliquant « Et si on ne veut pas rester corrects ? On fait comment ? », silence radio. Personne n’a moufeté.

1. Bouche (argot)

2. Estomac (argot)

3. Manège (Cf.Moriat. C., Roman précédent « Sacré Popaul ! »).

Non mais, des fois ! Un peu d’autorité, Popaul. Que diable !

Et Cocaude de conclure :

– En ce cas, on reste comme on est. Vous venez, les gars ?

Et nous tous de quitter les lieux.

Mais avant de partir, un bref regard sur le panier m’apprend que le gros, qui ne s’était pas mêlé à la conversation – et pour cause ! – avait mangé toutes les galettes... ! Ce culot !

A SUIVRE

En attente d’édition